



HAL
open science

Un recueil épistolaire bilingue : les Lettere italiane e spagnuole (1635) de Pietro Venerosi

Elvezio Canonica

► **To cite this version:**

Elvezio Canonica. Un recueil épistolaire bilingue : les Lettere italiane e spagnuole (1635) de Pietro Venerosi. Eidôlon, 2013. hal-03280945

HAL Id: hal-03280945

<https://hal.science/hal-03280945>

Submitted on 7 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un recueil épistolaire bilingue
Les *Lettere italiane e spagnuole* (1635) de Pietro Venerosi

1. Un cas singulier pour un auteur mystérieux

Dans le cadre de notre réflexion sur la tradition épistolaire dans le domaine des langues romanes du Moyen Age à la Renaissance, j'aimerais vous proposer l'étude d'un cas assez singulier, et qui déborde un peu le cadre chronologique de notre corpus. Il s'agit, je crois, d'un *unicum*, en ce qui concerne cette tradition car, comme le titre de ce recueil l'indique, nous avons affaire à un répertoire bilingue, chaque lettre italienne étant accompagnée de sa traduction espagnole. Avant d'entrer dans le vif du sujet, notons d'emblée la visée didactique d'un tel projet, qui se propose non seulement de donner des exemples d'écriture épistolaire, mais également, à travers la traduction espagnole, d'offrir au public italoophone des modèles dans la langue du pouvoir politique qui, à cette époque et dans une grande partie de la péninsule italienne, était exercé par la couronne espagnole. Il s'agit donc probablement, dans ce contexte spécifique, moins d'une volonté de faire connaître et de diffuser la langue espagnole parmi les Italiens que d'une opération pragmatique, afin de faire de nécessité vertu. D'ailleurs, on y reviendra, il est assez symptomatique de ce fait que les lettres traduites sont généralement beaucoup plus courtes que les lettres originales, comme si son auteur voulait réduire à l'essentiel le message dans la langue des représentants du pouvoir politique en mettant ainsi en avant son côté essentiellement utilitaire de façon implicite, par l'omission des valeurs rhétoriques et stylistiques de l'original. Nous y reviendrons dans les conclusions.

Il faut néanmoins faire remarquer d'emblée, afin de nuancer ce propos, que le même auteur fera, quelques années plus tard, en 1642, une opération semblable mais en changeant deux paramètres : il passera de la prose au vers et du genre épistolaire au genre agiographique, en écrivant sa *Sacra ghirlanda di celesti fiori* (Venise, Bertani), où il compose des sonnets italiens et espagnols pour les saints du jour, auxquels il ajoute aussi les fêtes mobiles. Même s'il y a parfois des lacunes dans le calendrier, on aboutit tout de même à un corpus de 368 sonnets (185 italiens et 183 espagnols). Il est plus difficile, dans ce cas, d'invoquer une quelconque volonté de pragmatisme, étant donné que nous sommes dans le domaine de la dévotion et que le choix du sonnet exclut d'emblée la possibilité d'une version plus réduite, puisque la traduction espagnole aboutit toujours à un sonnet, même si les différences avec l'original italien sont assez remarquables. Il s'agit donc là plus d'une réécriture que d'une traduction, mais cela est dû, en grande partie, au genre poétique. Néanmoins, il me semble

que les deux œuvres bilingues de Venerosi gagneraient à être considérées comme un ensemble, un système, l'une éclairant l'autre.

Peu de choses nous sont connues quant à l'identité de son auteur, Pietro Venerosi, et très rares sont les contributions critiques sur son œuvre, qui reste inédite. Il semblerait avéré qu'il était d'origine pisane, sans doute issu de la bien connue famille noble des Venerosi-Pesciolini, qui remontait à un certain « Guido dei Conti di Strido della Maremma toscana ». On sait par ailleurs que Pietro Venerosi était actif vers 1630 à la cour d'Avellino, donc dans le vice-royaume de Naples, qui était donc une province espagnole à cette époque. Il semblerait aussi qu'il se soit rendu ensuite en Sicile, car les répertoires biographiques anciens lui affublent le gentilice de « Panormitanus ». Par ailleurs, la dédicace de son œuvre poétique de 1642 est signée dans la ville sicilienne de Scilla, bien que le dédicataire soit le Grand-Duc de Toscane, Ferdinand II. En outre, les sonnets préliminaires de cet ouvrage sont signés par des membres de « l'Accademia della Fucina della città di Messina » et le dernier sonnet, seulement italien, est pour Sainte Rosalie, la sainte patronne de Palerme¹.

2. Présentation du recueil épistolaire bilingue : composition et éditions

Son recueil épistolaire bilingue publié à Naples chez Domenico Maccarano en 1635 a connu une réédition, toujours chez le même éditeur, 17 ans plus tard, en 1652. On peut, cependant, faire la conjecture d'une édition antérieure à la *princeps* de 1635 si on prend en considération le fait qu'elle présente deux sections de lettres qui possèdent chacune sa propre numérotation (des pages 1 à 364 la première et des pages 1 à 124 la deuxième). Il s'agirait donc d'une édition factice qui réunit deux corpus de lettres, gardant chacun sa propre numérotation.

Il est frappant de constater que dans cette réédition de 1652 toutes les pièces préliminaires ont été supprimées, y compris la dédicace et le prologue au lecteur, qui se trouvent seulement dans l'édition *princeps* de 1635. Il ne m'est pas possible de répondre à la question à savoir si la réédition présente un volume supérieur de lettres par rapport à la *princeps*, que j'avais consultée à Florence, alors que celle de 1652 est accessible sur Google books. Je n'avais pas comptabilisé les lettres de 1635, et l'édition de 1652, qui présente uniquement le recueil des textes, sans aucun accompagnement, ne permet pas de le savoir. En tout état de cause, je vais

¹ Nous avons réuni les principales sources sur la biographie de l'auteur (Di Crollanza 1890; Crescimbeni 1714; Mongitore 1714; Jöcher 1751; Minieri Riccio 1844; Minieri Riccio 1844; Toppi 1678) dans notre contribution (Canonica 1995). On trouvera les références complètes dans la bibliographie finale.

baser mes calculs sur la deuxième édition, car bien qu'on ne puisse pas affirmer que le nombre soit supérieur à celle de 1635, il est très peu probable qu'il soit inférieur. Pour donner d'emblée une idée des proportions de cet ouvrage, il me semble qu'il convient de se pencher tout d'abord sur le nombre total des lettres. Ce calcul n'est pas facile car, même s'il existe un index des destinataires, il apparaît qu'il n'est pas très rigoureux. J'ai donc procédé au comptage manuel, et je suis arrivé à la conclusion que le recueil comprend 518 lettres dans chaque langue, donc un total de 1036 lettres. Excusez du peu. Cela signifie, de toute évidence, qu'il y avait là une demande de ce genre de lettres-formulaires, ce qui est reflété par la structure de l'œuvre. En effet, le recueil est divisé en plusieurs sections, d'après le contenu. Je vais mentionner chaque section, avec le nombre de lettres correspondant (qu'il faut toujours multiplier par deux) :

1. Di buone feste (de bonnes fêtes) : 57
2. Risponsive di buone feste (réponses à des lettres de bonnes fêtes) : 51
3. Di ringraziamenti (remerciements) : 39
4. Di condoglienza (condoléances) : 36
5. Risponsive di condoglienza (réponses à des faire-part de condoléance) : 20
6. D'avviso di morte (faire-part de décès) : 12
7. Di raccomandationi (lettres de recommandation) : 23
8. Di preghiere (lettres de demandes) : 40
9. Di congratulatione (félicitations) : 50
10. D'offerte (offres de service) : 6
11. Di scusa (d'excuses) : 15
12. Di risentimento (de plaintes) : 14
13. Di riprensione (repréhension) : 6
14. Di ragguaglio (renseignements) : 32
15. Di complimenti misti (de sujets variés) : 117

A ces quinze sections, il faut ajouter deux lettres italiennes plus longues, non traduites, qui se concentrent sur un épisode unique : la visite de la reine d'Hongrie à Avellino chez la Princesse de la Riccia. Nous avons une première lettre de l'auteur avec la narration de cet évènement, et une seconde de la reine elle-même adressée à la princesse della Riccia.

Il semble bien, à la vue de la composition de l'ouvrage, qu'il faille le classer dans la rubrique du genre de l'écriture épistolaire à caractère professionnel, c'est-à-dire dans le sous-

genre des « lettere di Segretario », qui a été bien étudié pour le cas italien par Amedeo Quondam² et Stefano Iucci³, tandis que pour le versant espagnol nous pouvons compter sur quelques pages que Pedro Martín Baños lui consacre dans son imposante thèse⁴. Néanmoins, pour ce qui est de la production épistolaire bilingue italo-espagnole, les études, à ma connaissance, sont restées encore très peu nombreuses⁵.

3. Répartition par arguments : l'importance de la bienséance dans la vie sociale

Un regard d'ensemble sur les quinze sections, fait apparaître clairement l'importance quantitative de la dernière section, « Di complimenti misti » qui à elle seule comptabilise 117 lettres, soit le double de la deuxième section en ordre de grandeur, celle de « Buone feste » (57). On a l'impression que dans cette dernière section, un peu « fourre-tout », on a voulu ajouter toutes les lettres qui ne pouvaient pas être placées dans une des autres sections. C'est d'ailleurs la section qui possédait sa propre numérotation dans la *princeps* et qui avait été ajoutée à la fin du volume, avec la section 14, concernant les lettres « di ragguaglio », qui la suivait.

Si nous nous penchons maintenant sur les quatorze sections précédentes, on constate qu'elles font références à des domaines variés de la vie sociale, avec une insistance particulière sur des événements qui impliquaient une bonne maîtrise des règles de bienséance ainsi que du respect de la hiérarchie civile et ecclésiastique. En effet, sur les quinze sections, seulement trois ou quatre ont un but utilitaire (7/8/10/14). La plupart d'entre elles concernent les rapports sociaux, dont la lettre est l'expression la plus haute (et à cette époque, presque la seule). Ce recueil est donc un répertoire de formules directement utilisables pour des lettres de circonstance, dans une société régie par une stricte codification des rapports interpersonnels. C'est ainsi que plus de cent lettres sont consacrées à la façon de souhaiter les festivités, et d'y répondre, selon le niveau social du destinataire ; une quarantaine, concernent la façon la plus appropriée de formuler des remerciements; plus de soixante lettres tournent autour de l'expression publique de la mort (faire-part, expressions des condoléances et réponses aux condoléances reçues) ; on remarque aussi l'importance des rapports sociaux en ce qui concerne les différents événements de la vie sociale qui mettent en cause les relations

² A. QUONDAM 1981.

³ S. IUCCI, 1995

⁴ P. MARTIN BAÑOS 2005

⁵ Benedetto CROCE 1953, 440-45. Mele, Eugenio, 1914. D'autres références dans l'excellent ouvrage de Gian Luigi BECCARIA, 1968, *passim*.

interpersonnelles: les félicitations, mais aussi les excuses, la répréhension et la plainte. Cela montre bien, me semble-t-il, la grande complexité de la codification des rapports sociaux, qu'il fallait à tout prix maîtriser pour garantir le bien vivre ensemble et, le cas échéant, obtenir une protection de la part des puissants. En effet, l'éventail des destinataires bien qu'il soit assez varié, laisse apparaître une large domination des classes les plus hautes du pouvoir civil et religieux. On trouve des lettres adressées au roi d'Espagne, au Pape, à plusieurs grands d'Espagne, à des cardinaux et évêques, ainsi qu'à des nobles italiens (princes, marquis, ducs, comtes). Plus rares, mais néanmoins bien présents, sont les personnages qui ne possèdent aucun titre, et qui sont appelés simplement par leurs nom et prénoms, parfois précédés d'un D. (Don). On retrouve aussi un personnage qui appartient apparemment à la même famille de l'auteur, un certain « Fra Francesco Venerosi », donc un moine, qui est félicité pour avoir reçu par le pape une prébende (« Comenda – Encomienda »), mais le texte de la lettre ne permet pas d'en savoir plus sur le degré de parenté. Certains destinataires font l'objet de plusieurs lettres, mais cela est assez rare.

4. Lettres réelles ou fictives ?

Se pose ainsi la question à savoir si ces lettres sont purement fictives ou bien si elles sont vraiment le fruit du travail de secrétaire de son auteur et, partant, si ces missives ont effectivement été envoyées à leurs destinataires. C'est ici que les pièces liminaires de la *princeps* de 1635 nous sont d'un grand secours, même si on reste un peu sur sa faim. En effet, dans la dédicace on peut lire:

« Sono, come vedrà, Lettere dettate da me frà le tempeste di mille cure, e nelle angustie di pochi Mesi », ⁶

alors que dans le prologue au lecteur, l'auteur affirme :

« Sa molto bene chi mi conosce, ch'io non feci mai professione di Segretaria, essendo stati i miei talenti fin'hora impiegati da Principi grandi in cose molto diuerse, risguardanti non meno i lor priuati, che i pubblici interessi. Contuttociò una certa naturale inclinazione c'ho sempre hauuta, a spiegare i miei concetti scriuendo, mosse più volte diuersi Personaggi, co' quali mi conueniua trattare per ragion della carica ch'io sostenenua, a valersi di me in quello, ch'io professaua solamente per mio diletto. Hauendo però dal prossimo passato Agosto in quà, scritto a nome de' suddetti, molte e molte

⁶ « Ce sont des lettres, comme on verra, que j'ai dictées au milieu de grandes afflictions et pendant seulement quelques mois ».

Lettere, quali veramente furono mandate, volsi scriuerne anco molte altre di mio capriccio, e tutte poi trasportarle nell'idioma Spagnuolo (cosa, ch'io sappia) da nessun'altro fin'hora tentata⁷.

On reste quelque peu perplexe face à ses affirmations apparemment contradictoires. Il semble cependant qu'on peut raisonnablement en déduire que le recueil présente un double caractère, historique et didactique. En effet, si l'auteur affirme clairement avoir rédigé des lettres à caractère professionnel, même s'il récusé le nom de « secretario », il n'en reste pas moins qu'il en a composé d'autres fictives (« di mio capriccio ») qu'il s'est plu à traduire en espagnol, ce dont il est fier, car il affirme ne pas être à connaissance d'un autre ouvrage de ce genre. Il est cependant curieux de constater que dans la traduction espagnole de ce prologue au lecteur, cette allusion aux lettres artificielles brille par son absence. Au contraire, il les présente comme le fruit de son travail de secrétaire (chose qu'il ne voulait pas admettre dans la version italienne) :

« Es verdad que de pocos años a esta parte ayudado de la naturaleza, y por hallarme fuera de mi Casa he exercitado este oficio de Secretario, y a instancia de quien me pudo mandar las compuse⁸ ».

Reste à savoir si les lettres que nous avons sous les yeux appartiennent au premier ou au deuxième groupe, ce qui n'est pas très clair. Je pencherais, pour ma part, pour une solution mixte : en effet, dans la dédicace, ainsi que dans la version espagnole du prologue au lecteur, l'ambiguïté n'est pas de mise, car il affirme bien présenter des lettres à caractère professionnel composées en toute vitesse et au milieu de grandes difficultés, ce qui lui sert de justification pour les défauts qu'on pourra lui reprocher. Il est donc possible qu'on ait affaire à un corpus de lettres effectivement envoyées, flaqué d'un autre à caractère artificiel et didactique. Cette deuxième dimension est d'ailleurs accentuée par le fait qu'aucune lettre n'est datée, ni signée. Il n'empêche que, si le but de l'auteur, en réunissant toutes ces lettres et en les publiant, a été

⁷ « Ceux qui me connaissent savent très bien que je n'ai jamais exercé la profession de Secrétaire, mes compétences ayant été employées jusqu'à présent par les Princes en des affaires fort différentes, concernant leurs intérêts, aussi bien publics que privés. Malgré cela, un certain penchant que j'ai toujours eu à expliquer mes idées en les écrivant, a fait en sorte que, souvent, ces personnalités, avec qui j'avais à traiter en raison de la charge que j'accomplissais, à se servir de moi pour ce que je ne pratiquais que pour mon plaisir. Ayant écrit, depuis le mois d'août dernier, beaucoup de lettres à leurs noms, qui furent vraiment envoyées, j'ai pris le parti d'en écrire encore beaucoup pour mon plaisir, et de les traduire dans la langue espagnole, une entreprise, que je sache, que personne à ce jour n'a encore réalisée ».

⁸ « Il est vrai que ces dernières années, aidé par ma disposition et dû au fait que je me trouvais en dehors de ma maison, j'ai exercé cette profession de secrétaire, et je les ai composées à la demande de ceux qui avaient pouvoir sur moi ».

celui d'être le premier à composer un recueil bilingue, ceci s'applique à toutes les lettres, aussi bien celles à caractère professionnelle qu'à celles à caractère didactique. Il faut donc supposer que Venerosi aurait recopié des lettres véridiques, en enlevant néanmoins les dates et les émissaires, auxquelles il a ajouté une traduction, et aurait en outre introduit de nouvelles lettres, fictives, également traduites en espagnol. Il est par exemple tout à fait clair que les lettres concernant la visite de la reine d'Hongrie à Avellino sont le reflet d'un événement historique que nous pouvons reconstruire. De même, des références internes peuvent nous permettre de reconstruire la date à laquelle se rapporte l'évènement qui fait l'objet de la lettre, comme c'est le cas de celle envoyée au cardinal Francesco Maria Brancaccio, pour le féliciter de sa nomination à cette dignité, c'est qui eut lieu le 28 novembre 1633. Mais seule une étude plus approfondie du cadre historique auquel ressortissent les destinataires pourra permettre de délimiter les deux domaines. Il s'agit d'une opération que je ne peux pas entreprendre dans ce bref aperçu. Ce sera une tâche, oh combien ardue, pour le futur éditeur de cet ouvrage. Bon courage !

5. Sociologie des destinataires : entre pouvoir civil et pouvoir religieux

Si nous considérons maintenant la dimension sociologique que reflète la liste des destinataires, on ne sera pas surpris d'y voir une forte présence des autorités religieuses et civiles, réparties selon leurs hiérarchies respectives. Pour les premières, nous rencontrons une seule lettre adressée au pape (Urbain VIII) ; 19 à des cardinaux ; 5 à des archevêques et 18 à des évêques ; pour les deuxièmes, il y a également une seule lettre adressée au roi Philippe IV, alors que les plus nombreuses sont celles adressées à des princes (43), suivis par les ducs (36), les marquis (28), les comtes (17) et les barons (5). Il est frappant de constater que, du côté de la société civile, le nombre décroissant respecte parfaitement la hiérarchie nobiliaire. En revanche, en ce qui concerne la hiérarchie ecclésiastique, celle-ci ne se reflète pas dans la quantité des lettres, puisque contre les 19 envoyées à des cardinaux, nous en comptons 27 à des archevêques, évêques et moines.

On remarque aussi un très faible pourcentage de lettres adressées à des femmes : cinq seulement, dont deux à des princesses, une à une duchesse, et deux autres à des dames. Le clergé séculier est presque totalement absent (quatre moines seulement).

Reste une grande partie de destinataires qui appartiennent à la société civile, et qui se divise en deux groupes : ceux dont le nom est précédé du « Don » (parfois abrégé en D., au nombre de 66) et les autres, dont le nombre est presque le double (106), qui sont identifiés

uniquement par leur prénom suivi de leur nom de famille. On sait bien que l'usage du « don » n'était pas le même en Italie et en Espagne : dans le premier pays, il ne faisait pas référence directement à l'origine noble, étant plutôt une marque de respect. Ce n'est par hasard s'il ne s'est maintenu que pour désigner les prêtres. En Espagne, en revanche, il constituait bel et bien un titre de noblesse, à cette époque du moins, et on pense tous, bien évidemment, à don Quichotte, qui peut se permettre de faire usage de ce titre seulement après s'être fait adouber chevalier, dans l'épisode farcesque bien connu de la première partie du roman (1605). Sancho, d'ailleurs, se fait l'écho, au début de la deuxième partie de 1615, de l'étonnement des gens du village, qui ont lu la première partie et ne comprennent pas comment M. Alonso Quijano peut usurper le titre de « don », seulement réservés aux nobles. Il serait dès lors intéressant d'observer quel est l'usage de ce titre dans les lettres de Venerosi. Logiquement, il devrait s'appliquer seulement aux destinataires espagnols, mais la situation particulière de l'Italie méridionale de cette époque, qui était une province espagnole, fait que les choses sont plus compliquées. En effet, non seulement il y a des noms tout à fait italiens précédés par le 'don', mais on dirait même que ce sont la majorité. Autrement dit, les Italiens se divisent entre ceux qui portent le « don » et ceux qui ne le portent pas. Les Espagnols portant le « don » ne sont pas très nombreux, car la plupart se trouvent dans les catégories supérieures, de la noblesse de titre (les « títulos »). D'après un premier calcul, et en ne se basant que sur la consonance italienne ou espagnole du nom de famille (ce qui est aussi quelque peu problématique, au vu de la mixité des familles hispano-italiennes dans cette partie du territoire), il apparaît que les noms espagnols précédés d'un « don » sont à peine 11 sur 66. Cela signifie donc que pour nombre d'Italiens, le fait de pouvoir faire état d'un titre devant leur nom de famille les distinguait des autres Italiens qui ne le possédaient pas. Il s'agit sans doute d'une pratique quelque peu snob (c'est bien le cas de le dire) basée sur l'usage espagnol.

Ce panorama reflète bien, il me semble, la rigidité de la société de l'époque, très compartimentée, aussi bien au niveau ecclésiastique qu'au niveau civil. Les hiérarchies sont très présentes, et se traduisent par l'utilisation des titres, de noblesse ou de dignité au sein de l'Eglise catholique. La société civile est doublement représentée par rapport au monde ecclésiastique (130 vs 66), et ces deux ordres comptabilisent à eux seuls presque la moitié des lettres (environ 200 sur un total de 518). On constate malgré tout aussi une présence massive des gens « ordinaires » dont le nom apparaît avec ou sans titre (172).

6. Quelques exemples représentatifs

Lors de cette brève présentation de l'ouvrage, j'aimerais tout simplement m'arrêter sur quelques exemples à mon avis significatifs d'une écriture épistolaire bilingue, en comparant le texte original avec la traduction de quelques *specimen*, pour essayer d'esquisser une typologie et d'en expliquer les possibles motivations sous-jacentes. Mais tout d'abord, il conviendrait des se pencher un peu plus précisément sur les contenus de chaque section, notamment celles qui présentent un intitulé assez générique. Par exemple, dans la première section de « Buone feste », on peut s'interroger sur la nature des festivités qui font l'objet des lettres. Or, il apparaît que la seule et unique fête souhaitée est celle de Noël, accompagnée parfois par les vœux de Nouvel An, dans la même lettre. Les autres festivités du calendrier chrétien brillent par leur absence. Même l'Épiphanie qui en Espagne, comme on le sait, est une fête très importante et en lien directe avec Noël, puisque c'est à ce moment-là qu'on offre les cadeaux, n'apparaît pas, même chez des destinataires espagnols. La traduction de « Natale » par l'espagnol « Pascuas » est assez fréquente, mais cela dénote un usage espagnol encore courant de nos jours, où « Pascuas » désigne non seulement la Pâque de Résurrection (« pascua florida, de Resurrección »), mais également toutes les festivités comprises entre Noël et Pentecôte (on dit couramment : « Pascuas de Navidad »).

Comme exemple, nous pouvons citer la première lettre au Grand Duc de Toscane, probablement composée par Venerosi lui-même:

« La riverenza, ch'io porto à V.A. Serenissima non mi permette, che senza occasione di servirla venga a disturbarla con mie lettere: ma vivendolo io tanto servidore, quanto ogn'altro, ch'ella s'habbia; ho stimato debito dell'obligatissima mia divotione il venir in questo tempo del Santissimo Natale a farne à V.A. Serenissima felicissimo augurio. Supplicandola à riconoscere in esso l'osservanza mia verso di lei, & a parteciparmi l'honore de' suoi comandamenti, sicura di non poterne far gratia a servidore, che più di me gli ambisca. Con che à V. A. Serenissima fò humilissima riverenza⁹ ».

« Es parte de deuocion, y conueniencia de obligaciones, que yo no dexe pasar estas Santas Fiestas sin augurallas à V. A. Serenissima, con la grandeça, y vitorias, que se deuen à sus claros merecimientos.

⁹ « Le respect, que je porte à Votre Grâce Sérénissime ne me permet pas de venir vous déranger sans motif avec mes lettres. Cependant, me considérant au même niveau que n'importe quel autre de vos serviteurs, j'ai cru bon pour faire état de ma très grande dévotion à votre égard de venir en ce temps des festivités pour la Sainte Nativité en vous envoyant mes meilleurs vœux. Je vous supplie d'y voir l'obéissance que je vous dois, et à me faire partager l'honneur de vos demandes, étant sûre, Votre Grâce, qu'aucun autre serviteur que moi ne saura en apprécier le geste à sa juste valeur. Fort de ce sentiment je vous fais une très humble révérence ».

Suplico Su Diuina Magestad, que assegunde este mi uerdadero desseo. Y en tanto haziendo a V. A. Serenissima humildissima reuerencia, le anuncio del Cielo suma prosperidad »¹⁰.

Il s'agit d'un exemple assez représentatif de cette réduction à l'os du message traduit par rapport à l'original. On constate que tout ce qui a trait aux relations personnelles et affectives entre l'émissaire (ici, probablement le même Pietro Venerosi, qui était au service du Grand Duc de Toscane) sont gommées dans la traduction, qui se limite aux formules convenues, ce qui explique les omissions et la version beaucoup plus réduite de la traduction par rapport à l'original (12 lignes contre 7, dans la *princeps*).

On est parfois surpris, en revanche, par la distance assez remarquable entre l'original et la traduction, en particulier par l'omission, dans l'une ou l'autre, de noms de personne. En voici, comme exemple, la lettre au Marquis de Giarratana :

« M'incresce oltre modo non poter di persona far riuerenza a V.S. Illustrissima, & annuntiarle felicissime le Feste del Santissimo Natale, co'l capo d'anno, conforme richiederebbe il debito della diuota, & obligata seruitù mia, che però vengo a sodisfare co'l mezzo di questa, e prego S.D.M. che gli lo cõceda con quella grandezza e dignità maggiore, che sà disiderare, e mentre la supplico ad honorarmi de' suoi comandamenti, ch'è quanto posso bramare, a V.S. Ill. Riuerentemente bacio le mani »¹¹.

“No sufre mi verdadero afeto, que yo falte de mis obligaciones en augurar à V. S. Illustrissima felicissimas estas santas Fiestas de Naudad, y por esto con la mayor humildad posible suplico Dios se las dé a medida de mi desseo. Reciba V.S. Illustriss. este oficio con el afeto, que yo le significo, y por señal de observãcia el **Señor Doctor D. Iacinto Montoro** darà a V. S. Illustrissima una pequeña demostración de mi verdadera voluntad. En tanto quedo rogando Dios por la sublimación de su estado”¹².

¹⁰ « Cela fait partie de la dévotion, des convenances, et des obligations que de ne laisser passer ces Saintes festivités sans souhaiter à Votre Grâce Sérénissime, avec la grandeur et les victoires qui sont dues à votre méritante renommée. Je supplie la Majesté Divine qu'Elle accomplisse mon vœu sincère. Dans l'attente, je fais une humble révérence à Votre Grâce Sérénissime ; et je vous présage une très grande prospérité céleste ».

¹¹ “Je regrette vivement de ne pas pouvoir m'incliner devant Votre Grâce Illustrissime, et vous souhaiter des très heureuses et saintes fêtes de Noël, avec celles de la nouvelle année, ainsi que le voudrait la dette de mon service dévot et obligé. Cependant, je viens pas la présente remplir cette obligation et je prie Notre Seigneur qu'Il vous concède la plus grande grandeur et dignité qu'on puisse désirer. En vous suppliant de m'honorer avec vos demandes, ce en quoi consiste tout ce que je peux désirer avec ardeur, je baise le mains de Votre Grâce avec révérence ».

¹² « Mon affection sincère ne peut supporter que je néglige mes devoirs en souhaitant à Très Illustre Votre Grâce de très heureuses et saintes Fêtes de Noël et c'est pour cela que avec la plus grande humilité possible que supplie Dieu qu'Il vous les concèdent à la mesure de mon désir. Que Votre Grâce Très Illustre reçoive ce souhait avec l'affection que je vous signifie, et en signe d'obéissance le Docteur D. Iacinto Montoro donnera à Votre Grâce Très Illustre une petite démonstration de ma sincère volonté. En attendant, je prie Dieu pour l'élévation de votre condition ».

De même, dans une lettre italienne, il est question d'un certain "Dottor Giuseppe Caruso », dont on ne parle pas dans la traduction. Serait-ce un indice de la langue de départ ? La réciproque, à savoir qu'on fasse mention dans la lettre traduite d'une personne qui n'apparaissait pas dans la lettre originale semblerait, en effet, peu probable. En d'autres mots : une telle omission semblerait plus probable dans la traduction que dans l'original. Ayant constaté ce phénomène aussi bien dans des lettres italiennes qu'espagnoles, on pourrait en déduire que la traduction ne se fait pas toujours dans le même sens, à savoir de l'italien vers l'espagnol, comme pouvait le laisser présager la disposition des lettres.

Si d'un côté nous avons observé la mention explicite de noms de personne, même s'ils sont omis dans l'une ou l'autre version, il est plus fréquent que le nom de la personne mentionnée dans la lettre soit rendu anonyme, par un N. Cela suppose donc une réécriture de la part de Venerosi au moment de publier ces lettres, ainsi qu'un tri parmi les personnes dont les noms pouvaient être publiés et d'autres qui étaient rendues anonymes. Il faudrait étudier avec détail ce procédé au cas par cas pour en déduire le système opératoire de l'auteur, s'il y en a un. D'autant plus que l'autre variante est également attestée, à savoir la répétition du nom de la personne dans les deux versions de la lettre.

Voici, pour finir, un autre cas de distance assez considérable entre les deux versions: plus précise en espagnol, plus vague et stéréotypée en italien :

AL. SIG. D. RUGGIERO DI SETTIMO

Vi è tanta carestia di soggetti meritevoli, che quando se ne hà uno di tutta soddisfazione, non se ne gli deve risparmiar interesse alcuno per avvaolarlo, & animarlo a maggiormente servire, e però lodo la risoluzione di V.S. a non far partire il suo Secretario per tal causa, perche veramente il suo talento è degno d'esser riconosciuto, e mentre invio a VS. il memoriale decretato conforme mi ordinò. Le prego da Nostro Signore felicità¹³.

AL MISMO

En España se acostumbra, que los sugetos, que merecen se tienen bien recompensados, y por esto hay cantidad dellos, he alabado la resolucion que V.m. ha hecho de tener contento su Secretario, haziendo,

¹³ Il y a un tel manque de sujets méritoires que, lorsqu'on en a un qui donne entière satisfaction, il ne faut pas lésiner à saluer sa valeur, et à l'encourager à servir encore davantage. C'est pourquoi je salue la décision de Votre Seigneurie de ne pas laisser partir son secrétaire pour une telle raison, car son talent est vraiment digne de reconnaissance. Dans l'attente, je vous envoie le rapport commandé en suivant vos instructions. Je prie Notre Seigneur de vous donner tout le bonheur.

que no se parta de su casa, porque deste officio, y de lo del Cozinerero no se puede con facilidad hazer mudança, porque el uno, y el otro habiendo conocido el humor de los Amos, sin ellos se padece mucho. Con esta va el memorial de todo coraçon, beso a V.m. las manos¹⁴.

7. Différences de contenu

On constate parfois des omissions significatives, comme dans la lettre au Dottor Vincenzo Ferraro pour le féliciter de la naissance de sa fille (pp. 348-349). Dans la version italienne la phrase « mando mio figliolo perche la serva nel Battesimo della figliuolina natale » ('je vous envoie mon fils pour faire le service lors du baptême de la petite fille qui vous est née') présente un ajout dans la version espagnole qui rend bien compte de la mentalité de l'époque (« machiste » dira-t-on aujourd'hui) : « y espero no estará con pesadumbre de que no haya sido niño » ('j'espère que vous ne serez pas trop peiné que ce ne soit pas un garçon'). Il est curieux que cette remarque ne figure que dans la version espagnole de la lettre qui, en principe, est envoyée à un destinataire italophone (d'après le nom : Vincenzo Ferraro). On peut donc supposer que l'ajout est à attribuer à la traduction et non à l'original, et que l'auteur de la lettre (qui nous est inconnu) se soit senti plus « machiste » en espagnol qu'en italien.

Une autre lettre présente un cas intéressant : elle est adressée au Signor Antonio Ansalone, où l'émissaire le félicite pour avoir pu récupérer les esclaves qui s'étaient enfuis, et l'incite à leur donner un châtement exemplaire : « ristringali da qui inanti la libertà già che il castigo sarà stato proportionato al fallo » (« Dorénavant, privez-les de la liberté, car le châtement aura été proportionnel à la faute ») (p. 356), passage qui est omis dans la version espagnole.

8. Maîtrise de la langue espagnole¹⁵

Pour en venir à la connaissance de la langue espagnole, dans sa spécificité épistolaire, de la part de l'auteur italien, il semble possible d'affirmer qu'elle est plutôt bonne, meilleure en tous cas de ce qu'on constate dans la *Sacra ghirlanda*, où l'obligation du vers espagnol entraîne un nombre plus important d'erreurs. Nous apprécions parfois un espagnol

¹⁴ En Espagne on a coutume que les employés méritants soient bien récompensés ; c'est pourquoi leur nombre est élevé. J'ai salué la décision de Votre Seigneurie de contenter votre secrétaire en le gardant auprès de vous car des gens de ce métier, ainsi que pour les cuisiniers, il est très difficile d'en changer, car l'un et l'autre connaissent l'humeur de leurs maîtres, et sans eux on souffre beaucoup. Avec cette missive j'envoie de tout cœur le rapport, et je baise les mains à Votre Seigneurie.

¹⁵ Cf. sur cet aspect l'ouvrage de Gian Luigi BECCARIA, cité à la n. 5.

idiomatique, comme dans une lettre au cardinal Alborno, où il rend la phrase italienne non marquée : « procurerò ad ogni mio potere di manifestarle » par une tournure idiomatique : « sacaré fuerças de flaqueça » (« faire de nécessité vertu ») (p. 98). Autre exemple : l'emploi de la locution espagnole : « cerrarse de campiña » (qui signifie : « maintenir ferme en un propósito ; negarse rotundamente a todo acomodamiento o a conceder lo que se pretende o desea » (DRAE) ('ne pas en démordre') qui apparaît dans une lettre des « Complimenti misti » (p. 304) à un évêque auquel le mandataire de la lettre reproche de ne pas avoir favorisé une personne qui lui avait été recommandée. Dans la version espagnole on mentionne une date (juste le jour), qui est absente de la version italienne, et l'usage de cette locution idiomatique, qui n'a pas de correspondance dans la version italienne, associée à la date, nous fait pencher pour une rédaction primitive en espagnol, traduite à l'italien à l'occasion de la publication du recueil. Nous retrouvons la même expression dans une autre lettre (p. 328). (cf. aussi : « domattina senz'altro » > « mañana por la mañana », p. 321 ; « Diedi subito l'ordine, perché s'incarcerasse quell'huomo » > “di orden se prendiesse aquel picaro”, p. 323; “l'ho sempre importunata” > “mis cartas eran llenas de importunidades, y siempre cantavan una misma cancion », p. 325 ; de même, on trouve dans une lettre en espagnol la locution idiomatique « haze oreja de mercader » (195), (« faire la sourde oreille »), attestée en espagnol depuis au moins de *Diccionario de refranes* de Gonzalo Correas (1628) et qui trouve son équivalent dans l'italien « far orecchi da mercante » ; « larghissimos años » (p. 339) est un hispanisme (*larguismos* au lieu de *lunguissimi a.*).

On remarque, à l'inverse, quelques italianismes dans les versions espagnoles, qui peuvent être un signe qu'il s'agit d'une traduction et que donc la version originale était l'italienne. C'est le cas p. ex. dans une lettre au « Principe della Roccella », où on est étonné de voir que le participe passé italien « preso » est traduit par l'espagnol « prendido » au lieu de « tomado » (« prendre » signifie en espagnol 'capturer') : « la ringratio sommamente dell'incomodi s'ha preso » > « pesame de los trabajos infrutuosos que *se ha prendido* en ello » (pp.303-304). Autres italianismes : « clareza » (*chiarezza vs claridad*) (p. 306) ; « le aguero » (*vi auguro vs le deseo*) (p. 333) ; « mis posteros » (*i miei posteri vs mis antepasados*) (p. 344) ; « oroloje » (*orologio vs reloj*) (p. 352), « fieldad » (*fedeltà vs fidelidad*) (p. 370). Autres italianismes relevés : « nasconder » (*nascondere vs esconder*) (p. 204) ; « algunos sus negocios » (*negozi vs almacenes*) (p. 201) ; « Quaresima » (*Quaresima vs Cuaresma*) (199) ; « Navío cargo de trigo » (*carico vs cargado*) (196).

On constate aussi, parfois, des emplois de mots ou expressions spécifiques au contexte italien: le titre de “Grassiero”, traduit par “Grassero”, fait référence à la fonction du

“grasciere”, qui était le fonctionnaire en charge de la “grascia”, ou « annona », un impôt sur les victuailles encore en usage dans certaines régions toscanes et de l’Ombrie (lettre au duc de San Gemini, p. 346).

C’est aussi le cas de la lettre à D. Pietro Assaro, où il est question du « *maritaggio*, che i miei Antecessori han lasciato ai poveri », qui est traduit de la façon suivante : « he hecho elecion de la *manda*, que han dexado mis antecessores » (352). Il s’agit d’un montant que le seigneur allouait à ses serviteurs lorsqu’ils se mariaient. En espagnol, « *manda* » peut être la « *oferta que uno hace a otro de darle una cosa* » ou, plus prégnant ici, « *legado de un testamento* » (un bien légué par volonté testamentaire).

9. Le recueil de Venerosi dans la tradition épistolaire bilingue italo-espagnole

J’ai dit au début, que ce recueil épistolaire bilingue était sans doute un *unicum* dans cette tradition. Cela reste vrai, par l’ampleur de cette entreprise, mais il faudrait nuancer quelque peu le propos. En effet, à ma connaissance, le premier recueil de ce genre est celui de Paolo Filippi della Briga, qui était secrétaire des Princes de Savoie, et qui fut publié avec le titre de *I Complimenti* en 1607, fut traduit en français et fut ensuite republié en Italie plusieurs fois, en atteignant en 1619 la cinquième édition. Il s’agit, néanmoins, d’un recueil où les lettres italiennes sont nettement prioritaires : en effet, des 247 lettres dont il se compose, seulement 12 sont en espagnol, et sans traduction. A noter aussi une lettre en français au duc de Guise. Les lettres furent dictées à Paolo Filippi par le Marquis d’Este, comme le laisse entendre le titre : « *I compliementi di Paolo Filippi della Briga, Segretario de’ Ser.mi Principi di Savoia, scritti già da lui in nome del’Eccellentissimo Sig. Marchese d’Este* ». Elles sont presque toutes datées: il s’agit donc de “vraies” lettres, effectivement envoyées à leurs destinataires. Ce recueil présente approximativement la même structure que celui de Venerosi : il se divise en 7 parties : « *Visita* » ; « *Congratulatione* » ; « *Condoglianza* » ; « *Ringratiamenti* » ; « *Raccomandatione* », « *Ragguagli* », « *Complimenti misti* », auxquels s’ajoutent les « *complimenti semplici, con alcuni concetti di Angelo Gabrieli* » dans la cinquième édition de 1619 (Torino, Heredi Gio. Domenico Tarino). On remarquera, en le confrontant avec le recueil de Venerosi, la rubrique de « *Visita* », absente de ce dernier, qui ajoute cependant les lettres pour les festivités (avec leurs réponses) ainsi que bien d’autres rubriques.

A noter également que Lorenzo Franciosini, le premier traducteur italien du Quichotte et professeur d’espagnol à Sienne, auteur également d’un dictionnaire et d’une grammaire

espagnols à usage des Italiens, avait introduit dans ses *Diálogos apazibles* (1638, donc trois à peine trois ans après le premier recueil de Venerosi) quelques modèles de lettres espagnoles traduites. A ma connaissance, il faudra attendre la fin du XVII^e siècle pour retrouver une entreprise comparable à celle de Venerosi, les *Lettere italiane, e spagnole*, un recueil épistolaire publié par Nicolás Rossi y Samaniego à Naples en 1696, cité par le répertoire de Toda i Güell (n. 4476) mais que je n'ai pas réussi à repérer. Avis aux amateurs.

10. Conclusion : un double registre linguistique pour une double dimension sociale, profane et sacrée

En conclusion, il me semble que l'on peut affirmer que ce recueil bilingue reste un *unicum*, de par son extension, sa structure et la qualité indéniable de la langue espagnole, qui dénote une bonne connaissance de la part de son auteur. Au vu de l'autre expérience bilingue de Venerosi, la *Sacra ghirlanda* déjà citée, il semble bien que cet auteur ait voulu moins rendre service aux Italiens de son époque que faire étalage de son bilinguisme actif, et ce dans le domaine civique (les lettres) et religieux (les sonnets hagiographiques). Reste à mieux connaître sa figure, sa trajectoire, sa double appartenance au Grand Duché de Toscane et à la Sicile, deux territoires par ailleurs, marqués par l'empreinte espagnole, par la politique matrimoniale dans le premier cas, et par l'appartenance *de facto* à la couronne espagnole dans le second.

Elvezio CANONICA
Université Michel de Montaigne
Bordeaux 3- AMERIBER

BIBLIOGRAPHIE CITÉE

BECCARIA 1968 = Gian Luigi Beccaria, *Spagnolo e spagnoli in Italia. Riflessi ispanici sulla lingua italiana del Cinque e del Seicento*, Torino, Giappichelli, 1968.

CANONICA Elvezio 2005=“Un canzoniere secentesco italo-spagnolo di contenuto agiografico, bilingue e translingue”, in: A.Baldissera – G.Mazzocchi (éds), *I canzonieri di Lucrezia / Los cancioneros de Lucrecia*, Padova, Unipress, 2005, pp. 487-503.

CROCE Benedetto 1953= “Italiani che scrissero in ispanuolo tra Cinque e Seicento”, *Aneddoti di varia letteratura*, 1.1, Bari, 1953, pp. 440-45.

CRESCIMBENI 1714 = Giovan Maria Crescimbeni, *Istoria della volgar poesia*, Roma, de' Rossi, 1714².

DI CROLLALANZA 1890 = Giovanni Battista Di Crollalanza, *Dizionario storico-blasonico, delle famiglie nobili e notabili italiane estinte e fiorenti*, Facs. dell'ed. orig., Bologna, Forni, 1986.

P. MARTIN BAÑOS 2005= *El arte epistolar en el Renacimiento europeo: 1400-1600*, Universidad de Deusto, Bilbao, 2005.

MONGITORE 1714 = Antonino Mongitore, *Bibliotheca Sicula*, Facs. dell'ed. di Palermo del 1707-1714, Bologna : Forni, 1971.

S. IUCCI 1995 = « La trattatistica sul segretario tra la fine del Cinquecento e il primo ventennio del Seicento », in: *Roma moderna e contemporanea. Rivista interdisciplinare di storia*; Anno III,n.1, gennaio-aprile 1995, pp. 81-97.

JÖCHER 1751 = Christian G. Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, Facs. dell'ed. di Leipzig-Delmenhorst-Bremen, 1750-1897, Hildesheim : Olms, 1961- .

MELE 1914 = «Tra grammatici, maestri di lingua spagnola e raccoglitori di proverbi di lingua spagnola in Italia », *Studi di Filologia Moderna*, 1914, VII, 1-2 : 13-41

MINIERI RICCIO 1844 = Camillo Minieri Riccio, *Memorie storiche degli scrittori nati nel Regno di Napoli*, Facs. dell'ed.: Napoli : Tip. dell'Aquila, 1844, Bologna : Forni, 1967.

A. QUONDAM 1981= « Il dominio del segretario, l'ordine della retorica », in : *Le “carte messaggere”. Retorica e modelli di comunicazione epistolare. Per un indice dei libri di lettere del Cinquecento*, Roma, Bulzoni, 1981, pp. 120-150.

TOPPI 1678 = Niccolò Toppi, *Biblioteca Napoletana, con le Addizioni di Leonardo Nicodemo*, Facs. dell'ed. di Napoli del 1678 e dell'ed. di Napoli del

1683, Bologna , Forni, 1971.

VENEROSI 1635 = Pietro Venerosi, *Lettere italiane e spagnuole*, Napoli, Maccarano, 1635.

VENEROSI 1642 = Pietro Venerosi, *Sacra ghirlanda di celesti fiori ove si describe la vita del Santo, che giornalmente celebra la Santa Chiesa. Compilata in un Sonetto Italiano, et in un'altro Spagnuolo*, Venezia, Bertani, 1642.